

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
									✓		

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

UNE VENGEANCE DE PEAU-ROUGE

PREMIÈRE PARTIE.

XII

Un matin, le général don Lope de Tordesillas, au retour d'une assez longue promenade faite à cheval en compagnie d'un brillant état-major, aux environs de la ville, rentra vers dix heures

laissant traîner son sabre, fendait l'air de sa cravache, et donnait enfin toutes les marques d'une colère arrivée à son paroxysme.

Parfois il s'arrêtait, s'approchait de l'une ou de l'autre des deux fenêtres de son cabinet, soulevait un rideau d'une main fébrile, et regardait au dehors avec une fixité étrange et toujours dans la même direction.



... il froissa le papier avec rage, et ses yeux brillèrent de colère impuissante:

au palais du gouvernement, en proie à une vive agitation intérieure.

Dès que la porte de son cabinet se fut refermée derrière lui, il jeta à la volée son chapeau empanaché sur un divan, fouetta de sa cravache les nombreux papiers posés sur sa table, et se mit à tourner dans la pièce en grondant et poussant des exclamations de fureur, comme un tigre dans un ménagerie.

Lorsque le général se trouvait en cet état, ce qui, depuis quelque temps, lui arrivait fréquemment, il n'était pas abordable, tout le monde tremblait devant lui, et ce n'était qu'avec épouvante que ses aides de camp et ses domestiques osaient l'approcher. Il marchait d'un pas saccadé, faisait résonner ses éperons,

Son regard perçant traversait l'immense Plaza Mayor, pénétrait sous les Portales ou cloîtres qui garnissaient trois côtés de la place, et essayait de pénétrer dans l'intérieur d'une riche boutique de joaillier, dont la devanture, garnie à profusion de bijoux et bijoux de toutes sortes et de tout prix faisait précisément face au Palais du gouvernement.

Mais c'était peine perdue : si attentivement qu'il regardait le général, il était impossible de rien voir de plus que les bijoux étalés en montre ; alors il relevait la tête, et son regard se fixait avec la même tenacité sur trois fenêtres ouvrant au-dessus de la boutique ; mais c'était peine perdue encore, en bas il voyait quelque chose, des bijoux, en haut il ne voyait absolument rien.

Les fenêtres fermées ou non, il était impossible de s'en assurer, étaient hermétiquement masquées par d'immenses stores à la mode mexicainé, de couleur bleue et qui rendait toute indiscretion impossible.

— C'est à en devenir fou ! mille demonios ! s'écriait le général dont la colère allait croissant de plus en plus et commençait à prendre des proportions formidables.

Le général tournait ainsi comme dans une cage depuis plus d'une heure.

— Et ne pouvoir rien savoir ! murmura-t-il.

Tout à coup une porte s'ouvrit et un valet s'inclina silencieusement sur le seuil qu'il se garda bien de franchir, connaissant trop bien son maître pour se risquer à la portée de son bras.

— Qu'est-ce encore ? s'écria-t-il d'une voix rude en se retournant brusquement et jetant un regard foudroyant sur le pauvre diable, tremblant.

— Excellence, murmura-t-il, Correo de Mijico !

— Ah ! fit-il, d'une voix sourde.

Il passa la main sur son front ; par un prodige de volonté, il rendit instantanément la plus complète sérénité à ses traits bouleversés par la fureur, et il répondit d'une voix calme en jetant sa cravache et regardant autour de lui :

— C'est bien, Sébastian, remettez un peu d'ordre dans cette pièce, puis vous introduirez ce courrier.

Le valet ou plutôt l'huissier, car il portait une chaîne d'argent au cou, pénétra dans la pièce, très intrigué dans son for intérieur de ce changement subit auquel il ne comprenait rien ; en quelques minutes il eut réparé le désordre, puis il sortit, et un instant après il rouvrit la porte et annonça le courrier.

Celui-ci entra aussitôt ; c'était un homme dans la force de l'âge, à la physionomie intelligente, au regard perçant, trapu vigoureux, et les jambes arquées par l'habitude du cheval.

Il salua et se tint debout, le sombrero à la main et le sac de dépêches en bandoulière ; son costume était riche et élégant, mais fané, froissé et souillé par les fatigues de la longue course faite à frâne étrier, par des chemins détestables.

— Ah ! ah ! c'est vous, don Torribio Galvez, s'écria gaiement le général en l'apercevant, essayez-vous, mon ami, je suis heureux de vous voir.

— Et moi de même, mon général, répondit-il en prenant un siège, Votre Excellence sais que je lui suis tout dévoué.

— Je le sais, mon ami, répondit affectueusement don Lope et je vous en remercie. Vous venez de Mexico, mon cher commandant ?

— Tout droit, mon général, et sans m'arrêter nulle part ; je suis venu en onze jours.

— Carai ! c'est bien marcher ! vous ne vous êtes pas amusé en route : les nouvelles que vous apportez sont donc bien importantes, commandant ?

— Je le crois, mon général, d'ailleurs, vous en jugerez.

— Et cette dépêche est ?...

— Pardon, non pas cette, mais ces dépêches, mon général, j'en ai quatre.

— Quatre dépêches ! s'écria-t-il avec surprise.

— Oui, mon général, deux m'ont été remises par le ministre de la guerre, une par le ministre de Hacienda, et la dernière par don Horacio Ponceca de Tordesillas, votre parent, auquel j'ai cru devoir faire une visite avant de quitter Mexico.

— Vous avez eu cent fois raison, mon ami, ce cher Horacio est-il toujours préfet de Méjico ?

— Certes, mon général, et plus puissant que jamais.

— J'en suis charmé.

Don Torribio ouvrit son sac, et en retira les quatre dépêches et les présenta au général.

— J'ai là d'excellents cigares, mon cher commandant, dit en riant don Lope, allumez-en donc un, pendant que je parcourrai toutes ces paparasses.

Le courrier ne se fit pas répéter l'invitation : il alluma un puro et se mit tranquillement à fumer, tandis que le général se plongeait dans la lecture de ces dépêches, qui en s'en rapportant à l'expression de sa physionomie devaient être pour lui d'un grand intérêt.

Plus d'une heure se passa ainsi.

Enfin le général replaça les dépêches dans leurs enveloppes, releva sa tête souriante, et regardant don Torribio toujours fumant :

— Mon cher commandant, lui dit-il, vous déjeunez avec moi, c'est convenu.

— Mille grâces, général ; et les dépêches ?

— Nous en causerons entre la poire et le fromage, reprit-il gaiement, tout ce que je puis vous dire quant à présent, c'est que vous avez apporté avec vous votre brevet de colonel dans votre sacoche.

— Oh ! oh ! mon général, répondit en riant don Torribio, voilà qui me fait supposer bien des choses ?

— Supposez tout ce qu'il vous plaira, mais venez vous mettre à table, répondit le général sur le même ton.

Ils déjeunèrent.

Au dessert, lorsque les domestiques se furent retirés et furent laissés seuls, les deux hommes eurent une longue conversation confidentielle, à voix très basse, avec force sous-entendus et demi-mots, qui auraient rendu cette conversation complètement inintelligible pour un tiers.

Quant à eux ils se comprenaient, fort bien et semblaient ravis.

Ils se levèrent enfin de table, et retournèrent toujours causant au cabinet de travail dans lequel ils s'enfermèrent et passèrent deux heures, que le général employa à répondre aux dépêches que le commandant lui avait apportées.

Les dépêches écrites et cachetées, le général remit le tout au commandant.

— Maintenant, partez, lui dit-il en le congédiant et lui serrant la main : faites diligence, j'ai quelques affaires indispensables à terminer ici, mais quoi qu'il advienne et toutes affaires cessantes, je serai à Mexico dans un mois jour pour jour.

— Ce délai est un peu long, mon général ?

— Nullement ; la partie que nous allons jouer est trop importante, trop grave surtout, pour que nous nous y engageions étourdiment et sans que nos précautions soient toutes prises et bien prises.

— C'est vrai.

— Pendant que vous préparerez tout là-bas pour assurer le succès, moi je profiterai des quelques jours qui me restent encore pour disposer favorablement les esprits au changement que nous voulons opérer ; cela fait, je partirai aussitôt et j'irai me mettre à votre tête ; est-ce bien entendu comme cela ?

— Parfaitement entendu, oui, mon général, à votre arrivée vous trouverez tout déblayé là-bas, vous n'aurez plus qu'à donner le dernier coup de collier ; mais je vous en avertis, il sera rude.

— Bah ! qu'importe si nous triomphons comme je l'espère !

j'ai beaucoup travaillé ici ; je compte de nombreux partisans, ce sera un véritable coup de foudre.

— Dieu le veuille, mon général, moi aussi je compte au triomphe.

— A la bonne heure, suivez bien ponctuellement mes recommandations, mon cher commandant, et répétez bien à nos amis qu'ils peuvent en tout et pour tout compter sur moi comme je compte sur eux.

— Je n'y manquerai pas, mon général.

— Allons, encore une poignée de main et bon voyage, mon cher commandant.

— Et à vous, bonne chance, mon général.

Ils se serrèrent la main et se séparèrent enfin.

Le général demeura un instant immobile sur le seuil du cabinet, écoutant machinalement s'éloigner les pas du commandant ; puis, lorsque le bruit cessa de se faire entendre, il rentra pensif dans le cabinet, et il se laissa tomber sur un divan en murmurant entre haut et bas :

— Maintenant il n'y a plus à hésiter, le sort en est jeté ! réussirai-je ?

Et après avoir laissé échapper ces quelques paroles, il s'absorba dans de profondes réflexions.

Une heure s'écoula ainsi, sans que le général fit un mouvement, ou seulement un geste, et peut-être serait-il demeuré longtemps ainsi, si l'huissier n'avait pas ouvert doucement la porte du cabinet.

— Pourquoi me dérangez-vous, Sébastian ? lui demanda-t-il en relevant brusquement la tête, mais sans colère.

— Mon général, le señor don Guilhem d'Azagra, Alcalde Mayor de la ville, attend le bon plaisir de Votre Excellence.

— Qu'il entre ; qu'il entre tout de suite ! s'écria le général, Il quitta vivement le divan et alla s'asseoir à sa table de travail.

Presque aussitôt don Guilhem d'Azagra fut introduit dans le cabinet.

C'était toujours le même homme, pâle, sévère, compassé ; il salua profondément et prit le siège que le général lui indiqua d'un geste, mais il garda le silence.

— Laissez-nous, Sébastian ; dit don Lope.

L'huissier sortit.

— Je vous attendais avec impatience, señor, reprit le général, avez-vous terminé les affaires que je vous avais recommandées ? Je sais que vous êtes actif, adroit et intelligent.

— Votre Excellence a une trop bonne opinion de mes mérites, répondit l'Alcalde d'une voix douce, je tâche, à force de dévouement, de suppléer à l'insuffisance de mes médiocres talents.

— Vous êtes beaucoup trop modeste, caballero ; voyons, qu'avez-vous fait ?

— J'ai autant que possible exécuté les ordres de Votre Excellence.

— Très bien ; voyons cela, mais procédons par ordre ; d'abord, l'Oiseau-de-Nuit ?

— Cet homme est un redoutable bandit, il a fait quelques incursions de ce côté, sans jamais s'approcher de la ville d'Urès ; chaque fois il était accompagné d'une vingtaine de guerriers Comanches, mais contrairement à ses habitudes il s'est abstenu de tous vols ou pilleries ; il a été admis dans deux ou trois haciendas de l'État de Chihuahua ; comme il n'a pas encore pénétré en Sonora, nous nous sommes bornés à le surveiller.

— Vous avez eu raison, et don Estevan de San Lucar ?

— Personne n'a pu me renseigner à son sujet ; ce doit être un faux nom, aucun homme ressemblant au signalement donné par Votre Excellence, n'a paru dans les environs de la ville.

— Humph ! prenez garde, cet homme est bien fin ; c'est un véritable protégé, nul ne possède à un aussi haut degré la science des transformations.

— Mes espions sont habiles et difficiles à tromper, Excellence.

— Enfin, attendons ! et les bandits que je vous ai signalés ?

— Les « Cortacaminos ? »

— Oui, je crois que tel est le nom qu'on leur donne ; qu'avez-vous appris sur le compte de ces audacieux bandits ?

— Pas grand'chose, Excellence, la nuit même où vous avez été assailli à l'improviste par quelques-uns d'entre eux, ils ont disparu après avoir incendié un Rancho appartenant à un pauvre diable de vaquero, qu'ils ont d'ailleurs généreusement indemnisé, en lui donnant cent onces d'or pour un misérable masuro qui ne valait pas cinquante piastres.

— Oui, fit le général en haussant les épaules, généreux comme des voleurs, nous connaissons le proverbe, ensuite ?

— On a suivi très difficilement leurs traces dans deux directions différentes, la première se dirigeait vers le Rio Grande del Norte, on l'a perdu dans l'Apacheria aux environs du Rio Pecos, non loin du « llano » de l'Estacado.

— Très bien ; et l'autre direction ?

— Celle-ci a été plus difficile à suivre, elle ne quittait pas le Mexique et à chaque instant la piste se mêlait et se confondait avec d'autres traces ; cependant on a réussi à la suivre jusque dans les montagnes du Nuevo-Leon, où elle a été définitivement perdue ; d'ailleurs peut-être n'aurait-il pas été prudent de se hasarder trop loin dans les montagnes.

— C'est juste ; quels renseignements avez-vous obtenu sur leur compte ?

— Aucun, Excellence ; leur Cuadrilla est admirablement organisée, mais ils s'entourent d'un mystère impénétrable ; on les suppose très nombreux, ils sont fort bien servis par leurs espions ; ils doivent avoir des puissantes ramifications dans d'autres États de la confédération ; ils inspirent une grande terreur aux hacien-deros et généralement à toute la classe riche ; quant aux pauvres, ils sont aimés et protégés par eux en toutes circonstances ; car ils ont grand soin de partager dans certaines limites avec eux, le produit des vols dont ils ont rendus les riches victimes.

— Oh ! oh ! c'est beaucoup plus grave que je ne le supposais ; est-ce tout ce que vous avez à me dire à propos de ces drôles ?

— Oui, Excellence ; seulement j'ai à vous remettre une lettre.

— De quelle part ?

— De celle du Chef suprême des « Cortacaminos, » Excellence.

— Hein ? que me dites-vous donc là, señor ? s'écria-t-il en faisant un bond de surprise sur son fauteuil.

— La vérité, Excellence ; voici la lettre, ajouta-t-il en retirant un grand pli carré et cacheté à la cire d'une poche de son vêtement.

— Vous avez fait arrêter sans doute le porteur de cette lettre ?

— Cela m'a été impossible, Excellence.

— Ah ! ah ! et pourquoi donc cela, s'il vous plaît ? dit le général en fronçant le sourcil.

— Parce que, Excellence, cette lettre ne m'a été remise par personne.

— Qu'est à dire ? vous vous raillez de moi, señor ?

— Dieu m'en garde, Excellence ; je plaisante rarement, mais jamais dans l'exercice de mes fonctions, et surtout avec Votre Excellence.

— En effet, j'ai toujours remarqué et je dois vous rendre cette justice de le reconnaître, que toujours je vous ai vu remplir strictement et sérieusement les fonctions dont le gouvernement vous a investi ; veuillez donc vous expliquer, je vous prie.

— C'est ce que je vais avoir l'honneur de faire, Excellence, je loge, ainsi que Votre Excellence le sait sans doute, calle San Agostin, derrière la calle de la Inquisition.

— Je le sais ; passons.

— Mon bureau est au Calbido, voilà où pour moi commence l'extraordinaire ; ce bureau se compose de trois pièces, mon cabinet de travail, une autre pièce dans laquelle se tient mon secrétaire et enfin une grande antichambre pour mes alguaziles et mes agents, chacune de ces pièces a deux fenêtres grillées au moyen de barreaux de fer très rapprochés les uns des autres et croisés par d'autres barreaux, de plus ces fenêtres prennent jour sur une cour où chaque nuit on lâche deux molosses dont la férocité est formidable, en sus, et par surcroît de précautions, la porte de mon cabinet particulier est fermée par une serrure à secret, d'un mécanisme très ingénieux en usage aux États-Unis mais inconnu encore au Mexique, et impossible à forcer.

— D'après la description que vous me faites, votre cabinet est une véritable forteresse, señor ?

— N'est-ce pas, Excellence ? j'ai soin chaque soir de fermer moi-même la porte de mon cabinet, dont la clef ne me quitte jamais, la voici :

Et il montra au général une clef microscopique attachée aux breloques de la chaîne de sa montre.

— Cette clef est un véritable chef-d'œuvre, dit le général ; je pense comme vous, que la serrure à laquelle s'adapte une pareille clef est impossible à forcer.

— Ce matin, à dix heures, j'arrivai, comme de coutume, à mon bureau, je traversai les deux premières pièces, tout le monde était à son poste, j'ouvris la porte de mon cabinet, j'entrai et j'allai m'asseoir dans mon fauteuil, c'est alors que j'aperçus, avec une surprise qui toucha presque à l'hébêtement, cette lettre posée bien en évidence sur la table devant moi ; je la pris machinalement et je lus cette souscription ; « Il est enjoint au señor don Guilhem d'Azagra d'Alvinaur, Alcade Mayor de la ville d'Urès, de remettre aujourd'hui même ce pli au général don Lope de Tordesillas, ordre du Chef suprême des Cortadorès de Caminos » Voici comment cette étrange missive m'est parvenue, Excellence.

Le général fixa sur l'Alcade Mayor un regard perçant que celui-ci soutint intrépidement sans baisser les yeux ni paraître troublé le moins du monde, bien que peut-être en l'examinant avec soin on eût reconnu qu'il était un peu plus pâle qu'à l'ordinaire, mais cela tenait sans doute à l'émotion qu'il avait dû éprouver en trouvant la lettre sur son bureau.

— Peut-être cette missive aura-t-elle été passée au bout d'un bâton entre les barreaux d'une fenêtre, dit le général, pour ne pas rester court.

— Impossible, général, répondit l'Alcade, d'abord les fenêtres sont fermées chaque soir ; mais de plus, elles ont à l'intérieur des volets en fer maintenus par des barres.

— Alors c'est le diable qui l'a apportée ! dit le général avec un rire qui sonna faux, voyons cette singulière missive.

— La voici, Excellence ; dit l'Alcade en la lui présentant.

Le général la prit et il la tourna pendant un instant entre ses doigts ; il remarqua que le cachet représentait un Mercure ailé tenant un caducée, avec cette devise : « Mi fuerza hace mi derecho : » ma force fait mon droit.

— Ma force fait mon droit, lut le général avec un sourire amer, armes et devise de voleur : un gouvernement européen a eu dernièrement le cynisme de prétendre poser en principe cet odieux paradoxe, mais il n'a pas poussé l'impudence jusqu'à l'écrire dans son blason ; peut-être le fera-t-il bientôt ; de conquérants à voleurs il n'y a que la main ; le nom change voilà tout. Voyons ce que dit cette missive, si singulièrement arrivée à son adresse.

Il brisa le cachet, ouvrit la lettre et il l'a parcourut des yeux ; elle était courte, cependant en la lisant le général pâlit ; il froissa le papier avec rage, et ses yeux brillèrent de colère impuisante.

La lettre était écrite sur papier de Hollande, l'écriture était fort belle, l'orthographe irréprochable.

Voici ce qu'elle contenait :

« Au général don Lope de Tordesillas de Ceuta,
Gouverneur de l'État de Sonora.

« Général,

« Vous prétendez avoir été attaqué à l'improviste par les « Cortacaminos ; » vous en avez menti ; vous leur avez demandé « un rendez-vous, vous êtes venu librement à leur quartier général, vous en êtes parti librement, et vous êtes rentré à Urès, « sans avoir été attaqué ni même insulté.

« Nous connaissons tous vos plans ; nous avons lu avant vous « les dépêches que vous avez reçues ce matin ; nous savons aussi « bien, sinon mieux que vous, ce qui se passe à Mexico ; au lieu « de nous faire surveiller par des espions maladroits, occupez-vous « de vos affaires, sans davantage songer au nôtres ; sinon vous « nous trouverez sur votre route, et vous ne vous débarrasserez « pas aussi facilement de nous que peut-être vous le supposez.

« Cet avis est le dernier que vous recevrez de nous, profitez-en.

« Donc, prenez garde.

« LE CHEF SUPRÊME DES CORTADORÈS DE CAMINOS.

« Urès, 27 décembre, 1872.

« Cabinet particulier de l'Alcade Mayor. »

— Ces hommes sont des démons, murmura-t-il entre ses dents, assez bas pour ne pas être entendu par l'Alcade Mayor ; il faut obéir ! mais plus tard, dès que la grande partie sera gagnée, je prendrai ma revanche ! Mille demonios ! être contraint de baisser la tête devant de tels drôles !

Il se leva et, pendant quelques minutes, il marcha d'un pas saccadé à travers le cabinet, puis il revint s'asseoir en prenant un air riant.

— Ces drôles sont très amusants, dit-il ; mais heureusement nous n'avons plus à nous occuper d'eux maintenant, puisqu'ils ont abandonné l'État de Sonora ; cela ne nous regarde plus, il est inutile de vous occuper d'eux davantage, señor.

— Je vous obéirai, Excellence ; répondit l'Alcade en s'inclinant.

(A SUIVRE.)

LA DEMOISELLE DU CINQUIÈME.

I

Il était six heures du matin, tout était silencieux encore dans le vaste hôtel de Tressang, l'une des princières demeures du faubourg Saint-Germain. et cependant, chose inouïe, le vicomte Max était déjà levé. Accoudé à sa fenêtre, il fumait et réfléchissait, chose bien plus fabuleuse que son lever matineux.

Le vicomte avait vingt-cinq ans à peine ; il passait pour un des beaux hommes des salons de l'aristocratie, il passait pour avoir beaucoup d'esprit ; seulement, sur ses traits fatigués, sur ses lèvres élétries, dans ses yeux rougis par les veilles, l'orgie avait laissé sa brûlante empreinte.

Maximo de Tressang, ou Max, comme l'appelaient ses amis, avait été, en effet, l'un des plus frénétiques viveurs de Paris ; en moins de trois ans, il avait gaspillé, jeté au vent ses illusions, sa belle jeunesse et cinq cent mille francs à peu près qu'il tenait du chef de sa mère, morte alors qu'il n'était qu'un enfant.

Mais après trois ans d'ivresse, le réveil était venu, des créanciers habilement temporisés avaient fini par crier si haut que leurs clamours étaient arrivées jusqu'aux oreilles du comte de Tressang, lequel avait signifié à son fils, déjà en perspective de Clichy, qu'il fallait payer et tout payer, dut-on pour cela vendre jusqu'au manoir de Tressang, ruine imposante et lézardée, qui croule à demi dans une plaine de Champagne.

Max s'était résigné.

Tout son patrimoine y avait à peine suffi.

Adieu prés, vignes, vallons, blanches métairies, bois verdoyants, tout, tout. Il est vrai de dire que le comte de Tressang, dont la fortune personnelle était fort considérable, avait tout racheté sans que Max s'en doutât.

Enfin la ruine était complète.

Le brillant vicomte Max, le roi du turf, le démon du tapis vert, l'idole des emprunteurs, le prince chéri des lorettes de haut parage, réduit à la portion congrue avait dû se résigner et courber sa tête altière sous les fourches caudines de la volonté paternelle.

De ce jour Max renonça à ses habitudes et parut fort résigné à sa position.

Abandonnant brusquement le tourbillon doré dont il était le paragon, il avait pris le masque trompeur de l'homme grave et désabusé ; ne pouvant plus à son aise boire à la coupe, il avait déclaré sa soif assouvie ; blasé maintenant, il haussait les épaules au récit des exploits de ses anciens compagnons, riant quand un infortuné néophyte faisait quelque plongeon sinistre, ou qu'un nouveau venu brûlait ses ailes à la flamme de cet enfer immense qu'on appelle Paris.

Pauvre Max, il ne songeait que trop encore à ses ailes, à lui, qui sentaient si fort le roussi !

Et pourtant ce qu'il appelait sa portion congrue, c'est été la fortune, une grande fortune pour bien d'autres.

— Mon fils, avait dit, en effet, le vieux comte de Tressang, vous voici sur la paille ; cela devait être, je m'y attendais. J'eusse pu l'empêcher, je ne l'ai pas voulu ; les hommes de notre maison ont l'habitude de payer leur dette à la jeunesse ; n'y pensons plus. Votre mère était pauvre ; ce qu'elle vous avait laissé a été fondu en moins de rien ; heureusement pour vous, moi, je suis riche. Mais, comme malgré le repentir de vos erreurs passées, vous pourriez fort bien faire prendre à ma fortune le chemin qu'a

pris celle de votre mère, j'y mets bon ordre, vous aurez ma maison, ma table, mes domestiques, mon écurie et, de plus, je vous compterai mille fraucs par mois ; êtes-vous content ?

— Oui, dit le vicomte au désespoir, oui, je suis très content... Ce que j'ai de mieux à faire, avait-il pensé d'abord, est de me faire sauter la cervelle.

Mais la nuit aidant de ses conseils, il avait résolu d'accepter pour le moment, se réservant d'attendre, sans la désirer, la mort du comte.

On avait bien essayé de railler Max, mais il était, on le savait fort bien, homme à se fâcher, puis, il avait si bien fait, lui-même, les honneurs de sa noyade, comme on disait, que réellement rire eût été de mauvais ton.

Il restait encore un modèle du genre. Respect, donc, aux vaincus, c'est la devise de la chevalerie française.

Le premier moment passé, notre vicomte était devenu respectable aux yeux de tous, même de ses anciens maîtresses qui, toutes, plus ou moins avaient mis à la caisse d'épargne, sur les fantaisies qui avaient ruiné le plus généreux des lions.

Elles avaient mis à la caisse d'épargne... qui n'y met pas en effet ? Se ruiner aujourd'hui est devenu mauvais genre ; chacun sent le prix de l'argent, on le garde pour soi et bien on fait. La pauvreté est à l'index, maintenant, notre siècle ne sait qu'une chose, mais il la sait fort bien, il compte comme Barème... on n'enseigne plus que cela... les poètes, eux-mêmes, jouent à la hausse. Il n'y a plus que les niais qui ne gagnent pas d'argent.

Heureux siècle.

Or, le vicomte de Tressang, tout en fumant un délicieux panatellas plus jaune que l'ambre, et respirant la fraîcheur embaumée des grands arbres du jardin de l'hôtel, s'ennuyait et réfléchissait fort.

Il réfléchissait sur un livre que, par hasard, il avait ouvert la veille et qu'il n'avait pas compris du tout.

Ce livre c'était « l'Amour, » de Stendhal.

Max avait été frappé par quelque-unes des pensées qui lui étaient tombées sous les yeux, et tout en les commentant avec lui-même, il en était arrivé au titre du livre, « l'Amour, » et se demandait avec toute la bonne foi qu'on se doit à soi-même, à quoi s'en tenir sur l'existence de ce sentiment dont tout le monde parle, que chacun commente et que bien peu cependant ont réellement connu.

C'est un fait douloureux à constater, se disait notre vicomte, mais en vérité je suis tenté de croire que le nom seul existe. Aujourd'hui, tout homme de vingt-cinq ans est plus ou moins blasé, suivant son milieu, à vingt-cinq ans, on a ou d'innombrables maîtresses, brunes ou blondes, bêtes ou spirituelles, jolies ou laides, vêtues de cotonnade ou de soie, le tout suivant ses moyens.

Si bien, que lorsque vient à sonner la trentaine, que l'existence de garçon est devenue intolérable ou impossible, que l'on est aux trois quarts ruiné, l'on éprouve le besoin d'unir sa destinée à quelque jeune vierge, la plus riche possible ; on fait alors un mariage de raison, de convenance ou d'argent, les trois mots sont synonymes, et, une foi ! l'on émet bravement sa petite opinion sur la femme et sur l'amour.

Or, je me demande en quoi l'on voit la femme dans tout ceci ? Est-ce la courtisane effrontée qui se donne et vous trompe pour de l'argent, ou la pauvre fille que vous prenez et que vous trompez pour le même motif ? Je ne vois qu'un marché, là dedans, et aussi infâme des deux côtés.

Il est vrai que la société a énormément gagné à cette façon de voir.

Notre siècle offre la plus riche collection de jeunes vieillards aux lèvres pendantes, aux yeux hébétés, lions éreintés et sans crinières qui traînent, au soleil du boulevard, leur existence flétrée (sans compter ceux qui préfèrent un coup de pistolet), et qui, rendus fous par la satiété, l'impuissance et le désir, feront faire un pas de plus à la civilisation du vice.

Et des filles, donc !... quelle variété étrange, infinie, dequis la malheureuse en haillons, jusqu'à l'impure de haut parage, depuis celle qui a faim, quelquefois, jusqu'à celle qui dévore des millions !

.....
Max en était là de ses réflexions, lorsqu'il en fut tiré par un léger cri poussé par une voix jeune et fraîche. Le cri paraissait venir de l'extrémité du jardin.

Le vicomte s'ennuyait horriblement ce matin-là.

— Allons voir, se dit-il, et il descendit.

II

Les jardins de l'hôtel de Tressang étaient entourés, vers le fond, par des maisons dont le comte avait à prix d'or fait boucher les ouvertures de ce côté ; à l'une des maisons cependant, presque sous les toits, une fenêtre était restée dominant les grands arbres ; c'est de là que partait la voix.

Lorsque Max arriva, il aperçut imprudemment penchée, une jeune fille d'une admirable beauté ; les soyeuses boucles de sa chevelure blonde s'échappaient à profusion d'un petit bonnet de percale bleue entouré d'une petite dentelle : elle cherchait à apercevoir un objet que les arbres lui cachaient sans doute ; ses grands yeux étaient pleins de larmes.

La beauté de cette jeune fille éblouit le vicomte un moment.

— Auriez-vous, mademoiselle, dit-il, laissé échappé quelque chose ?

— Oh ! monsieur, oui, répondit-elle ; soyez bien bon, regardez par-là, sous les arbres, j'ai laissé tomber la cage de mon chardonnet et il est dedans, encore !

Max entra sous les arbres et regarda vainement de tous côtés. Il revint à l'endroit d'où il pouvait apercevoir la jeune fille.

— Je n'ai rien vu, mademoiselle.

— Oh ! mon Dieu, mon Dieu ! la cage sera restée accrochée dans les branches, mon pauvre oiseau sera mort, bien sûr !...

— Croyez-vous que la cage soit réellement dans les branches ?

— Mais j'en suis sûre.

— Alors, je vais y regarder.

— Je suis bien fâchée de la peine que vous prenez, monsieur, mais puisque vous avez cette complaisance, tenez, il doit être dans le grand tilleul.

Max montra un arbre.

— Là ? dit-il.

— Non, non, l'autre, à côté, oui, celui-là !

— Alors, mademoiselle, je vais tâcher de me procurer une échelle et je....

— Une échelle !...

Et, malgré la distance, le vicomte vit très bien un sourire à travers les larmes de la belle enfant.

— Au fait, pensa-t-il, en riant, je puis bien grimper à cet

arbre, cette jeune fille est charmante, mon action n'en sera que plus méritoire.

Et Max, au détriment de ses mains blanches, escalada l'arbre, découvrit la cage, et toucha bientôt terre avec le précieux fardeau. La jeune fille avait pu suivre ses mouvements.

— Je le t'ens ! cria joyeusement le vicomte.

— Et mon chardonnet est-il vivant ?

— Voyez : et Max reculait en élevant la cage ; tenez, le voici qui mange.

— Oh ! mille fois merci, monsieur.

— Je vais aller vous le porter, mademoiselle, dites-moi où je dois me présenter.

— Ne vous donnez pas cette peine, monsieur ; j'ai de la corde, je vais détendre mon linge.

— Mais, mademoiselle, il me semble...

— Ce sera l'affaire d'une minute.

Et la jeune fille disparut.

— C'est qu'elle est admirablement belle, pensait Max.

Quels cheveux ! et ses yeux !...

Il était tout à l'admiration ; mais l'instinct reprit le dessus :

— Chardonnet, mon ami, je voudrais être à ta place... et involontairement il mesurait la hauteur de la fenêtre.

La jeune fille reparut.

— Monsieur, monsieur, voici la corde.

— Bien, laissez-là descendre.

— Attachez la cage solidement, faites plusieurs nœuds.

— Oui, oui, soyez tranquille.

Max attachait la cage, la jeune fille hissa avec des précautions infinies l'oiseau chéri et sa prison ; enfin il toucha le bord de la fenêtre, quel bonheur, alors !

— Merci, monsieur, cria-t-elle, merci de votre bonté, merci ! merci !

Et la vision disparut.

Max se frotta les yeux.

— Est-ce bien moi, se dit-il, qui viens de grimper à cet arbre pour dénicher un chardonnet ? (Son pantalon éraillé, une de ses mains écorchée, étaient là comme preuves). Et la petite qui ne m'a pas dit son nom... Je me suis conduit comme un lycéen, enfin je le saurai. Car il est impossible d'être plus jolie.

Il s'assit et resta longtemps sur un banc de gazon. La fenêtre restait toujours déserte.

— Allons, ce sera pour demain, dit-il, et il monta à sa chambre, on commençait à s'éveiller dans l'hôtel.

Le vicomte alluma encore un cigare, s'étendit sur un divan, et fini par s'endormir. Il rêva qu'il avait un million de rente, et se promenait dans une calèche d'or massif, traînée par six chevaux d'un prix fabuleux, avec la jeune fille au chardonnet.

III

— Monsieur, dit un domestique en entrant, il y a en bas, un monsieur assez mal mis, qui, malgré l'heure, insiste pour être introduit près de monsieur le vicomte ; il se nomme M. Clodomir.

— Faites monter bien vite, et Max s'avança rapidement vers la porte.

Hâtons-nous d'excuser le vicomte, l'homme impassible, aux émotions éteintes. Clodomir, ou plutôt Horace Maisaus, était son meilleur ami ; enfants, ils avaient joué ensemble ; au collège, ils s'étaient assis sur les mêmes bancs, partageant toutes leurs

pensées ; puis, malgré la différence de fortune ils s'étaient vus souvent à Paris. Clodomir, en dépit de toute sa famille, se destinait à la littérature et, abandonné de son père, subissait à Paris toutes les rigueurs de la plus horrible des misères, celle de l'artiste. Tandis que le père Maisans, riche et entêté bourgeois de Mâcon, se plaignait à tout venant des « débordements » de son fils, qui avaient hâté la chute de ses cheveux, et devait tôt ou tard, disait-il, le conduire à l'hôpital.

Un jeune homme aux traits fatigués, aux formes grêles, aux mains amaigries, mais à la physionomie noble et intelligente, parut sur le seuil et serra cordialement les mains de Max.

— Pardieu ! s'écria celui-ci, c'est fort heureux enfin, que tu daignes me venir voir ! mais cela va changer : d'abord, où demeures-tu ?

— Ma foi ! nulle part pour le moment ; c'est même, je dois l'avouer, ce qui m'amène ; je viens t'emprunter quarante francs.

— Tu ne demeures nulle part, tu viens m'emprunter quarante francs... que diable vas-tu faire avec cela ? partage ce qui me reste, au moins.

— Merci, cher ami, j'ai dit quarante francs, c'est juste ce qu'il me faut, et Dieu seul sait quand je pourrai te les rendre !

— Me les rendre !... mais crois-tu donc...

— Pardon, pardon ! Tiens-tu à mon amitié ?

— Quelle question !

— Alors, prête-moi ce que je te demande, rien de plus, et laisse-moi te dire que je te le rendrai.

— Mon cher, en vérité, je ne vois pas le rapport...

— Mais, ne fut-ce que pour épargner mon amour-propre ;... puis, pour conserver un ami, on doit lui avoir le moins d'obligations possible.

— Quelle déplorable théorie, comme si les devoirs de l'amitié...

— Oh ! le joli mot.

— Ah çà, tu ne crois donc à rien ?

— A peu de choses du moins ; mais sérieusement, puisque tu parles de théorie, veux-tu la mienne ?

— Expose...

— Eh bien, admetts que l'amitié soit un lien très-fort, j'y consens ; mais, pour briser ce lien, il suffit de bien peu de chose, d'un rien ; je vais plus loin : sans égalité, pas d'amitié possible. Dans le sens vrai du mot, moi ton obligé, je ne suis plus ton égal, je n'ai plus mon franc dire, mon opinion, ma pensée, tombent sous ta dépendance...

— Quel ridicule orgueil !

— C'est comme cela pourtant... Puis un jour, que sais-tu ? je puis aller trop loin, à ton avis, un ami, c'est un tyran parfois... il est des circonstances où votre meilleur ami devient inexorable comme un remords, et il le doit, c'est dans son rôle. Si j'en venais là, un jour, moi, ton obligé ; moi, pauvre hère, vis-à-vis de toi, grand seigneur, que dirais-tu ? T'en doutes-tu, seulement ? Tu dirais ce rimailleur insipide, que jadis je tirai de la crotte...

— Mais, Clodomir, tu es insultant, ce matin.

— Non, mon cher ami, seulement ton point de vue n'est pas le mien, tu es plus jeune, encore ; attends quelques années... Mais, veux-tu ? parlons d'autre chose.

— Volontiers ; mais avant, voici ma bourse, — Max ouvrit son secrétaire, — puisé. Maintenant, dis-moi comment il se fait que tu ne loges nulle part ?

— Ah ! tu rouvres ma plaie, si je ne loge nulle part, c'est que nous sommes au 15 juillet.

— Eh bien ?

— Le 8 juillet, c'est le jour du terme...

— Alors ?...

— Ce jour-là, les propriétaires ont la plate coutume d'exiger le paiement du terme.

— De sorte ?...

— De sorte que, comme je devais déjà la moitié d'un terme, un huissier, moyennant cinq francs, est venu me prier poliment de chercher asile ailleurs.

— Comment ! mais tes meubles, tes effets ?

Clodomir se mit à rire de bon cœur.

— Mes meubles ! je les laisse volontiers en gage : un lit de sanglo et une paillasse, c'était mon mobilier... Quant à mes effets, examine ces vêtements dont la coupe élégante fait ressortir encore l'étoffe.

— Oui, la coupe me semble originale.

— Eh bien, tu as vu mes effets. Mais sois sans peur, j'ai sauvé les papiers, un drame romantique dont chaque scène exige un nouveau décor ; le premier acte commence sur le Mont-Blanc et le neuvième et dernier finit dans une mine de Sibérie !... Le tout en vers, orné de calambours et autres jeux d'esprit, avec danses au troisième acte et une charade offerte au public au quatrième. Est-ce neuf, cela ?... Le spectateur qui aura deviné, recevra quelque chose en prime, un rien, un volume de mes vers, en ajoutant seulement quatre francs de retour. Que dis-tu de mon idée ?

Clodomir, tout en débitant cette tirade avec une volubilité de saltimbanque, avait gardé un si profond sérieux, que Max était au comble de la stupéfaction. Il en était à se demander si ce pauvre Clodomir n'avait pas quelque peu l'esprit dérangé, le bohème, heureusement, éclata de rire.

— C'est fort joli, dit Max, mais enfin où logeais-tu quand tu avais un logement ?

— Quand j'avais un logement, ô mon ami le cher vicomte, je n'avais pas d'habits.

— Pas d'habits !... scanda Max qui tombait de surprise en surprise.

— Pas assez, du moins, pour te venir voir. Je ne t'ai pas prié de passer chez moi, parce que je n'avais pas de chaise où te faire asseoir, voilà le vrai. Si tu tiens maintenant à savoir où je demeurais, c'est ici tout contre. je pouvais même apercevoir tes jardins de la fenêtre d'un voisin.

— Comment, cette petite fenêtre ici au bout ?

— Précisément.

— Mais c'est une jeune fille qui y demeure, une ravissante créature, même.

— Ah ! dit le bohème quittant son air railleur, tu la connais ?

— Oui et non. C'est une pastorale dont je puis te régaler après déjeuner, car tu déjeunes avec moi, n'est-ce pas ?

— Je n'y vois pas d'inconvénient.

Le vicomte sonna pour déjeuner, quoiqu'il ne fut que dix heures et demie, puis Clodomir se mit à raconter ses aventures depuis un an qu'il n'avait vu Maxime de Tressaang.

IV

On venait de servir le café. Max, tout en offrant d'excellents cigares à son ami, lui disait :

— Maintenant je vais tenir ma promesse, puisque tu insistes tant, et te faire, en prose, par exemple, le récit de mon églogue.

— C'est très-poétique, en effet, raconté par toi surtout ; mais y aurait-il indiscretion à te demander tes intentions au sujet de cette jeune fille ?

— Pardieu non, c'est bien simple...

— Que vas-tu faire ?

— Tout bonnement lui donner un appartement assez gentil pour lui servir de cadre, puis une voiture ; et dans trois moi, si elle est aussi spirituelle que jolie, elle me quittera un beau matin, moi, pauvre vicomte en tutelle, pour quelque autre plus fortuné que ton serviteur, un prince russe, par exemple... Mais au moins, je l'aurai lancée, je lui aurai rendu un service...

— Il est joli le service !... Mais c'est tout simplement une infamie que tu médites, Max !

Le vicomte se prit à rire, mais à rire !...

— Oui, une infamie. Qui te dit, d'abord, que cette jeune fille ne rejettera pas tes offres avec indignation ?

— Elle ne les refusera pas.

— Qui te dit qu'elle n'est pas laborieuse et sage, tenant autant à son honneur que la plus altière duchesse de ton noble faubourg ?

— Quoi ! vraiment, mon pauvre Clodomir ? reprit le vicomte d'un air de compassion : toi le sceptique de tout à l'heure, tu as encore la faiblesse de croire à ces choses-là !

— Oui, j'y crois fermement encore ; puis d'ailleurs, que t'importe ?... vertueuse ou non, de quel droit viendrais-tu troubler son existence... Si elle est sage, pourquoi jouer le rôle du tentateur ? pourquoi la faire déchoir, pourquoi désirer une malheureuse de plus ?... Si elle ne l'est pas, tu n'auras même pas le plaisir de la nouveauté.

Max souriait d'un air fin.

— Je comprends, dit-il.

— Que comprends-tu ?

— Dis-moi combien de temps tu es resté le voisin de cette voisine ?

— Un an et demi environ.

— Et alors tu redoutes que je n'aïlle sur tes brisées...

— Moi, je te jure...

— Ne jure pas.

— Je te donne ma parole d'honneur que je ne lui ai pas parlé dix fois, et qu'une seule fois, par hasard et en son absence, je suis entré chez elle.

— Mais alors ce fougueux intérêt ?...

— J'ai pour elle l'intérêt que mérite une pauvre fille sage, laborieuse, sans amis, sans soutiens.

— Mais, Clodomir, pourquoi ne pas dire tout simplement ?...

— Eh ! mon Dieu, mon cher, je n'ai rien à dire.

— Prends garde, tu me laisse le champ libre ; allons, avoue-le-moi, tu l'aimes ?...

— Mais pas du tout ! .. Voilà comme sont bien des hommes, toujours un intérêt caché fait agir, n'est-ce pas ?... Eh bien, non, je t'ai dit à propos de Louise...

— Ah ! elle se nomme Louise.

— Ou Jeanne ou Julie, je ne sais trop, dit Clodomir d'un air très-impatient qui amusait beaucoup Max... Je t'ai dit, à propos de cette jeune fille, ce que je t'aurais dit de toute autre en pareil cas, une action semblable est une infamie... Ris tant que tu voudras, c'est une tache à ton blason.

— Allons, Clodomir, c'est ta maîtresse...

— Non, sur l'honneur !

— Alors, c'est bien, rappelle-toi que je t'ai averti.

Quelques amis du vicomte vinrent à entrer. Max, sans leur dire son expédition du malin, leur raconta comme quoi il était amoureux, et les fit rire prodigieusement en leur faisant part des vertueux scrupules de Clodomir.

Les nouveaux venus regardaient avec surprise la bohème, dont la mine négligée ressortait davantage encore, aux milieux des toilettes soignées qui l'entouraient.

Chacun voulut prendre part à la discussion « morale » qui s'éleva au sujet de la jeune fille. C'était à qui plaçait un mot spirituel ou profond, suivant son caractère.

Clodomir, seul de son opinion, tenait tête à tous.

La discussion s'anima, on en vint aux personnalités.

— C'est votre maîtresse, décidément.

— Comptez-vous l'épouser, quo vous revendiquez le droit de défendre sa vertu ?

— C'est votre sœur peut-être, que vous n'osez avouer ? s'écria tout à coup le chevalier de Castelmoron, une espèce de fat, dont le père, nommé Trippard, était marchand de chevaux.

— Comme vous l'entendez, non, s'écria Clodomir, la joue empourprée et la voix tremblante... comme vous l'entendez, non, monsieur, ce n'est pas ma parente, mais elle est ma sœur au nom de l'humanité que vous oubliez...

— Bravo, bravo ! continuez...

— Et c'est... parenté que je ne veux pas renier, dont je ne rougis pas. Elle est ma sœur, parce que, pauvre et isolée, le travail de ses jours et de ses nuits lui suffit à peine ; parce que sa beauté n'est qu'un malheur de plus, puisqu'elle l'expose à toutes les séductions... elle est ma sœur, parce que, dans notre société, elle n'a personne pour la défendre, personne !... sa seule sauvegarde, c'est la conscience du devoir, c'est la vertu, — et savez-vous ce que peut la voix de la conscience, quand on a faim, qu'on n'a qu'un mot à dire, pour accepter une honte dorée ?

Personne ne riait plus, sauf le chevalier de Castelmoron, qui profitant d'une pause, s'écria :

— Ah ça ! c'est décidément l'apôtre d'une religion nouvelle...

Clodomir irrité, sortit brusquement sans saluer.

— Ah ça ! Max, comment s'appelle cet original ?

— C'est un de mes amis d'enfance, il se nomme Horace Maisans.

Puis, comme Max n'avait pu aller la veille à Chantilly, on lui raconta les détails de la journée, et les exploits de Miss Betsy, de Tambour-Major et de Pudding, le magnifique cheval anglais, qui tous les ans trouve assez de force pour faire six kilomètres au galop et que son dernier possesseur a payé 45,000 francs.

(A CONTINUER).

CONDITIONS D'ABONNEMENT

Payable d'avance ou dans le cours des trois premiers mois	
UN AN.....	\$1.00 — SIX MOIS..... \$0.60
Payable dans le cours des trois derniers mois :	
UN AN.....	\$1.60 — SIX MOIS..... \$0.75
A L'ÉTRANGER : STRICTEMENT D'AVANCE	